

000, shewing the effect of their heavy taxes and high prices on their power of production for export. On the other hand, while since the expiration of the Reciprocity Treaty our imports from the United States had fallen off about \$2,000,000 a year, our exports to the United States had increased from an average of \$16,000,000 to \$25,000,000. These figures were sufficient denial to statements that we were suffering most from want of reciprocity. Besides the attempts were unfortunate, as they served to strengthen the opinion in the States that we were dependent upon them, and would ultimately be compelled to unite with them politically as well as commercially. Bright pictures had been drawn of our prosperity under free trade with the United States and Zollverein. This was demagogism of the worst kind, an attempt to deceive the farmers of the country. We had only to refer to the New England States to show the absurdity of these pretensions. Our towns and villages were flourishing just as much as theirs, and it was an insult to our common sense to tell us that the markets of the United States were going to work such wondrous changes. If there was depression in our ship-building interests, there was as much, if not more depression of such interests in the United States. They were killing off the sheep in Ohio for lack of a market for their wool. Should our wool growers share their fortunes? They were digging up their hop vines in Wisconsin. Should our hop growers envy their lot? The rural districts of New England were sending as many emigrants out as Quebec. They were in some parts declining in population. He pointed out that political union was not long in following the adoption of the Zollverein in the German States, and the fate of the smaller German States would be ours if we entered into this scheme of the member for Shefford. That was a result of all things to be avoided; we had as much right to remain a portion of the Empire as any part of England, and he intended to maintain his heritage, as a citizen of the British Empire, in spite of those in the old country or here who were willing to see the Union dissolved.

Mr. Hagar said that as the debate had taken a much wider range than he anticipated, and subjects had been introduced which he considered altogether foreign to the question, he wished merely to state, that taking as he did a very warm interest in any movement having for its object the establishment of *freer commercial intercourse* with our neighbours, and looking at the question as in no sense a party one but of great interest to us all, his object in seconding the motion of the hon. mover of these resolutions, was simply that the ques-

000 par an, ce qui montre combien les lourdes taxes et les prix élevés de nos voisins influent sur leur capacité de production pour l'exportation. D'autre part, tandis que depuis la fin du Traité, nos importations des États-Unis ont diminué de \$2,000,000 par an, nos exportations vers ce pays ont augmenté en moyenne de \$16,000,000 à \$25,000,000. Ces chiffres opposent un démenti à ceux qui prétendent que nous pâtissons plus que tout du manque de réciprocité. En outre, ces tentatives ont été malheureuses, car elles n'ont fait que confirmer les Américains dans leur opinion que nous dépendons d'eux et serons finalement contraints d'en arriver à une union tant politique que commerciale. On a brossé des tableaux brillants de notre prospérité sous le régime de libre-échange avec les États-Unis, ainsi que du Zollverein. Il s'agit là d'une démagogie de la pire espèce, et d'une manigance pour tromper les cultivateurs canadiens. Nous n'avons qu'à nous référer aux États de la Nouvelle-Angleterre pour montrer l'absurdité de ces prétentions. Nos villes et nos villages fleurissent tout autant que les leurs, et c'est une insulte à notre bon sens que de nous dire que les marchés américains vont accomplir de véritables miracles. Si les chantiers de construction navale sont en crise ici, ils le sont également et sinon davantage aux États-Unis. En Ohio, les éleveurs tuent les moutons, faute de marché pour la laine. Les nôtres doivent-ils partager leur sort? Au Wisconsin, les houblonniers déracinent les plantes de houblon. Les nôtres doivent-ils envier cette condition? Les régions rurales de la Nouvelle-Angleterre voient partir autant d'émigrants que le Québec, et dans certaines parties, la population diminue. Je fais observer que l'union politique a suivi de près l'union douanière du Zollverein, et que le destin des petits États allemands sera le nôtre si nous souscrivons au projet du député de Shefford. C'est ce qu'il faut à tout prix éviter. Nous avons autant le droit de demeurer dans l'Empire que n'importe quelle partie de l'Angleterre, et j'ai l'intention de conserver cet héritage, en tant que citoyen britannique, malgré ceux qui, dans l'ancien monde ou ici, veulent voir l'union dissoute.

M. Hagar—Le débat a pris plus d'ampleur que prévu et on y a introduit des sujets qui, à mon avis, n'ont absolument rien à voir avec la question. Je veux simplement déclarer que m'intéressant vivement à tout mouvement qui vise à établir un échange commercial plus libre avec nos voisins et considérant que, la question dépasse la discipline de partie pour rejoindre l'intérêt général, mon dessein en appuyant la motion de l'honorable auteur de ces résolutions a été simplement de saisir la Chambre des questions en cause et de susciter sur leurs